D'un rivage à l'autre

Pierre-Yves Beaurepaire

▶ **To cite this version:**

Pierre-Yves Beaurepaire. D'un rivage à l'autre : Médiations et appropriations culturelles dans l'espace maçonnique atlantique. Dix-Huitième Siècle, 2001, L'Atlantique, 33, pp.219-230. halshs-01202324

HAL Id: halshs-01202324
https://shs.hal.science/halshs-01202324

Submitted on 19 Sep 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

D'un rivage à l'autre.

Médiations et appropriations culturelles dans l'espace maçonnique atlantique[1]

par Pierre-Yves Beaurepaire

L'expansion maçonnique du XVIII[e] siècle se fait à la fois sur le terrain social en élargissant le recrutement des ateliers et en ouvrant une minorité d'entre eux aux femmes, mais aussi, sur le plan géographique, au rythme de l'ouverture des horizons océaniques, de la dilatation de l'aire d'influence des grands ports européens, et de l'accélération des échanges maritimes. Les réseaux de fondations et de correspondance maçonniques se superposent avec les réseaux commerciaux et consulaires en même temps qu'ils profitent des luttes pour le « *sea power* » pour s'étendre encore. La guerre navale ne ralentit pas la croissance du corps maçonnique.

Elle met au contraire en évidence l'importance du lien initiatique et de la solidarité fraternelle pour secourir les marins en détresse et promouvoir des havres pacifiques, les temples des loges, dans une sphère profane tourmentée par la guerre. Or, malgré un contexte favorable, marqué par le renouveau des *Atlantic studies* et l'intérêt suscité par les sociétés et les identités maritimes, l'existence d'un éventuel « système maçonnique atlantique » n'a pas retenu l'attention des chercheurs. L'Atlantique n'est pas perçu comme un espace cohérent, structuré par des réseaux d'échanges de correspondances, de rituels, de pratiques symboliques et de visiteurs ; par une nébuleuse de fondations maçonniques et leurs autorités de tutelle : loges mères, obédiences nationales ou à vocations transnationales. Au mieux, il apparaît comme l'avant-pays des orients littoraux, à la fois aire naturelle d'attraction et marché captif, qu'écument les créateurs de régimes de hauts grades, ces aventuriers de la République universelle des francs-maçons.

L'Atlantique apparaît encore souvent davantage comme une marge de l'Europe maçonnique où l'on aurait importé l'Art Royal, que comme un carrefour d'échanges et de

---

[1] Une première version de ce texte a paru dans *L'Atlantique au XVIIIe siècle*, numéro spécial de *Dix-huitième siècl*e, n°33, dirigé par Marcel Dorigny, 2001, p. 219-230.

médiations maçonniques, une frontière, au sens pionnier du terme, où s'élaborent des régimes et des échelles de hauts grades originaux, où une véritable appropriation culturelle est à l'œuvre.

Or, seule cette approche permettrait de dépasser la problématique datée et aux dimensions heuristiques limitées de la participation des francs-maçons aux Révolutions atlantiques -réduite de surcroît à quelques clichés : Benjamin Franklin soutenant Voltaire lors de sa réception par la loge parisienne des *Neuf Sœurs* en 1778, la fraternité d'armes et d'atelier entre les francs-maçons de l'armée de Rochambeau et les Insurgents, ou encore les loges maçonniques de l'Empire espagnol comme chambres d'incubation des idées révolutionnaires et libératrices venues de France. Aborder l'espace maçonnique atlantique comme un territoire à découvrir, à structurer, à délimiter, comme un champ propice au développement d'initiatives individuelles et sujet aux convoitises des obédiences, aux tentatives de déstabilisation puis de recomposition au gré des nouveaux équilibres profanes et maçonniques, contribue à la réflexion sur le « principe de circulation » à l'époque moderne, sur les rapports entre cosmopolitisme et affirmation – voire crispation – identitaire, ainsi que sur la mise en évidence d'une sociabilité en réseau dont la représentation spatiale et la modélisation font à ce jour encore cruellement défaut.

Le négociant : clé de voûte du « système maçonnique atlantique » ?

Dans cette perspective, il convient tout d'abord de mettre en évidence le rôle essentiel des négociants dans l'intégration de l'espace et de la communauté atlantiques, brillamment illustré par David Hancock dans *Citizens of the world. London merchants and the integration of the British community, 1735-1785*. L'auteur étudie quatre noyaux de « *merchants* » – le terme qualifiant des négociants d'envergure internationale – associant vingt-trois partenaires commerciaux. Il refuse d'emblée de se limiter à une approche économique et financière de leurs affaires, mais s'attache à restituer leur vie sociale, culturelle, familiale, privée et publique. Dans ces conditions, l'absence de toute référence à la sociabilité et aux réseaux maçonniques se fait d'autant plus sentir. Elle reflète la sous-estimation voire l'ignorance du lien maçonnique par une majorité de chercheurs en histoire moderne. Elle est surtout préjudiciable car les archives maçonniques sont une source d'information de premier ordre sur les négociants des ports français du Ponant, d'Amsterdam, des îles Britanniques, de la Baltique, d'Amérique du Nord ou encore des Antilles. Elles permettent de préciser les contours des réseaux de relations multiples dans lesquels ils (s')investissent pour réussir leur

stratégie d'intégration aux élites urbaines, et de leur donner une autre dimension, celle que confère l'initiation partagée, le lien qui unit les pairs qui se reconnaissent comme frères. En revanche, le choix de David Hancock d'introduire son étude par la relation due à Henry Smeathman, botaniste suédois, d'une partie de golf a *Bance Island*, à proximité de l'embouchure de la rivière Sierra Leone en 1773, incite à l'optimisme. Il met en effet délibérément l'accent sur la sociabilité comme vecteur d'« intégration de la communauté britannique atlantique ». Cette partie réunit des négociants venus des quatre coins de l'Europe et de l'Amérique négociante pour affaires dans cet entrepôt situé au carrefour des routes commerciales. Alors que, selon David Hancock, le golf n'est pratiqué qu'en deux points de Grande-Bretagne à cette date, et n'est connu qu'en Hollande sur le continent européen, les six négociants londoniens qui possèdent l'établissement de *Bance Island* ont pris le soin de créer à la porte de la jungle – le botaniste suédois insiste sur ce point – un magnifique parcours de golf, théâtre de la victoire de l'homme sociable et commerçant sur la nature brute et luxuriante, théâtre de l'entre-soi et de l'affirmation d'une élite négociante consciente de sa réussite. Or, les motivations des négociants, capitaines de navire et administrateurs civils et militaires qui fondent précocement des loges maçonniques dans tout l'espace atlantique sont identiques. En outre, et ce n'est pas le fruit du hasard dans le champ de cette sociabilité en réseau qui se déploie pour couvrir l'ensemble du tissu social, Franc-maçonnerie et golf se rencontrent au XVIII^{e} siècle sur les deux rives de l'Atlantique qu'ils contribuent à rapprocher. Comme nous l'avons rappelé précédemment, les premiers clubs de golf écossais avaient été créés par des loges maçonniques comme un appendice de sociabilité ludique, festive et huppée au temple. Très vite, le golf gagne les colonies anglaises d'Amérique du Nord par le canal des négociants francs-maçons qui commandent vêtements et clubs aux manufactures écossaises à l'instar des joueurs de *Bance Island*. David Deas, Grand Maître de la Grande Loge de Caroline du Sud, fonde dès 1743 un club de golf à Charleston ; il fait venir clubs et balles de Leith, où les francs-maçons créent simultanément la première société de golfeurs connue en Écosse. Il n'y a donc aucun retard dans l'introduction des nouvelles formes de sociabilité dans le monde colonial mais quasi instantanéité, voire même parfois antériorité, illustration d'une communication rapide et efficace qui donne tout son sens à l'idée d'une communauté atlantique intégrée. La scène décrite par David Hancock n'est donc rien moins qu'insignifiante, tant pour les protagonistes que pour l'historien. La sociabilité, ses structures, ses pratiques, ses acteurs constituent un terrain d'observation privilégié de l'organisation de l'espace – socio-culturel, économique –, des représentations qui le sous-tendent, des faisceaux de relations qui l'innervent, et des tensions qui s'y font jour et le fracturent avant qu'une

recomposition ne s'opère.

Une sociabilité riche et variée

La richesse du terreau dans lequel s'épanouit la Franc-maçonnerie sur les deux rives de l'Atlantique est manifeste. La variété de l'offre en termes de foyers de sociabilité proposée aux négociants de Charleston n'a rien à envier à celle offerte à Bristol. La ville compte en effet un nombre impressionnant de *friendly societies*, ces sociétés d'entraide et de secours mutuel constituées sur une base communautaire : *St. Andrew's Society* créée dès 1729 par des Ecossais, *Welsh Club*, *Irish Society*, *Sons of St. Patrick* ; *German Friendly Society*, *St. George's Society*, auxquelles s'ajoutent des sociétés d'éducation, d'agriculture, de chasse et de concerts. Avec quinze sociétés enregistrées par la municipalité de 1729 à 1750 puis vingt-six supplémentaires de 1751 à 1775, l'offre est particulièrement élevée, d'où une émulation et une concurrence entre sociétés. Il s'agit de répondre aux attentes des citadins, de se positionner dans le champ associatif en mutation rapide et d'affirmer son identité, sans pour autant s'isoler. C'est dans cette perspective que la Franc-maçonnerie sert souvent de passerelle pour ne pas dire d'interface entre ces différentes sociétés en même temps qu'elle profite de leur essor pour étoffer ses rangs.

La constatation vaut également à Saint-Domingue où la densité maçonnique atteint un record – territoire métropolitain compris –, et où s'épanouissent à côté du Cercle des Philadelphes – unique académie coloniale de l'Ancien Régime – étudié par James MacClellan, un nombre impressionnant de sociétés de lecture, d'agriculture, de physique, de botanique et de clubs. Les appartenances multiples abondent, au point que Steven C. Bullock estime que le lien maçonnique n'a peut-être pas en Amérique anglaise la force initiatique qu'il aurait à la même époque sur le vieux-continent, puisqu'il se dissoudrait dans un ensemble d'adhésions mues fondamentalement par des considérations profanes : appartenir aux cercles qui qualifient le récipiendaire pour l'entrée dans la *major et sanior pars*. Cette appréciation est contestable car elle ne prend pas en compte les résultats d'études récentes, notamment la vaste enquête de Peter Clark, *British Clubs and Societies, 1580 - 1800: The Origins of an Associational World*, qui met en évidence le grand nombre et la variété des formes d'associations proposées[2]. Sur les deux rives de l'Atlantique, l'essor de la Franc-maçonnerie se produit dans le même contexte d'émulation et de provignement de formes de sociabilité

[2] Peter Clark, *British clubs and societies: 1580-1800. The origins of an associational world*, Oxford, Oxford University Press, 2000, XII-516 p.

inégalement organisées et institutionnalisées, ce dont les loges maçonniques paraissent parfaitement s'accommoder. Pour le préciser, il faudrait étudier de plus près les trajectoires et postures individuelles dans un champ de la sociabilité mouvant, marqué par l'irruption de nouveaux foyers à la mode et la disqualification de ceux qui n'ont pas su répondre aux demandes des élites ou de ceux qui les imitent. Mais quoi qu'il en soit, il est clair que l'affiliation maçonnique doit être replacée dans une stratégie d'ensemble de socialisation des immigrants récents, d'affirmation sociale des *outsiders*, ou de valorisation d'une position plus affirmée.

Des réseaux et des échanges transatlantiques

La communication sans entrave est au cœur du projet des pères fondateurs de l'Ordre maçonnique : « réunir les frères dispersés sur les deux hémisphères », permettre à « des hommes qui sans cela seraient restés à perpétuelle distance » de se rencontrer sur un pied d'égalité et se découvrir comme frères sans renoncer à leur identité, afin de redresser Babel, et de dilater l'espace harmonieux du temple jusqu'aux confins de l'univers. *Citizens of the World* (David Hancock), les négociants atlantiques sont également des citoyens de la République universelle des francs-maçons. D'un même élan, ils implantent l'Art Royal dans la plupart des grands ports du négoce atlantique : l'*Anglaise* de Bordeaux allume ses feux dès 1733, avant que l'*Amitié*, loge des Allemands de Bordeaux et de leurs associés français, néerlandais et irlandais n'affirme sa prééminence sur l'orient. La prestigieuse loge de Hambourg *Absalom zu den drei Nesseln* (Absalom aux trois orties) accueille dès 1737 sur ses colonnes les négociants de la Baltique. Elle noue des liens particulièrement étroits avec les loges des Provinces-Unies dont témoigne la fréquence des échanges de visiteurs. Les négociants néerlandais quant à eux multiplient les fondations aux Indes occidentales et orientales. Danois et Suédois établissent également des ateliers dans les îles des Antilles qu'ils possèdent.

Progressivement, de véritables réseaux maçonniques négociants s'organisent. Au gré des escales et des rencontres, négociants et capitaines de navires initient des profanes, parrainent les nouveaux ateliers auprès des obédiences métropolitaines pour qu'ils obtiennent les lettres de constitution qui régulariseront leurs activités, communiquent des rituels de hauts grades. Ils s'entremettent efficacement pour nouer de nouvelles relations épistolaires entre ateliers et solliciter des certificats maçonniques, ces passeports qui permettent aux voyageurs de visiter librement l'ensemble des loges de la République universelle des francs-maçons et de

bénéficier à chaque étape d'un foyer chaleureux et fraternel, d'une assistance et d'un premier faisceau de relations maçonniques mais aussi profanes. De manière significative, les réseaux de fondations et de correspondance maçonnique se superposent avec les aires d'expansion des grands ports européens, tandis que la correspondance maçonnique prolonge et double la correspondance familiale, confessionnelle et commerciale. Lorsque Marseille s'ouvre aux échanges avec les Antilles, *Saint-Jean d'Écosse*, la loge de la chambre de commerce de la ville et du grand négoce protestant – français et étranger – entreprend avec succès de créer des ateliers aux « Isles ». De son côté, l'*Amitié*, orient de Bordeaux, maille l'espace maçonnique atlantique d'un nombre impressionnant de loges sœurs et amies. Elle n'oublie pas pour autant ses origines allemandes et correspond avec les loges de la Baltique, tandis que ses membres visitent régulièrement la *Bien Aimée* d'Amsterdam, où ils rencontrent leurs frères et confrères de Hambourg – principal partenaire commercial de Bordeaux pour les produits des Isles. La loge d'Amsterdam illustre bien l'intégration de la communauté maçonnique atlantique. En effet, elle a tenu à partir du 11 décembre 1754, quatre décennies durant, un *Visiteurenboek*, un registre où « les soussignés frères maçons étrangers ont bien voulu honorer notre loge de leur présence, et de nous en donner une marque de souvenir par leur signature ». Il s'agit là d'une source exceptionnelle, qui peut de surcroît être confrontée aux livres d'architecture (registres de procès-verbaux) de la loge. On est frappé du nombre de visiteurs munis d'un certificat de la loge *Absalom* de Hambourg, de *Minerve au Compas* de l'orient de Leipzig, siège d'une foire de rang européen, ainsi que de loges scandinaves ou baltes. Mais l'on rencontre également des Bordelais de l'*Harmonie* et des négociants de *Saint-Jean* de Nantes dès 1756, avant que l'essentiel du contingent négociant des ports français ne soit fourni par l'*Amitié* bordelaise. Simultanément, la *Bien Aimée* accueille des négociants néerlandais membres des loges néerlandaises des Indes occidentales : Curaçao (*Vriendschap*), Saint-Eustache (*Le Parfait maçon*), du Surinam (*La Zélée, La Concorde*) ; du Cap et des Indes orientales : Batavia (*Fidèle sincérité*), illustration de la rapide expansion outre-mer de la Maçonnerie néerlandaise. À partir des années 1770, le nombre de visiteurs britanniques et issus des colonies anglaises d'Amérique du Nord, notamment de Boston et de Philadelphie, augmente fortement. Certains frères visiteurs sont particulièrement assidus, comme Jan Marquart de Curaçao qui ne manque pas de visiter la loge à chacun de ses séjours à Amsterdam et amène avec lui ses associés du moment. Cette loge voit donc se rencontrer sur ses colonnes les négociants des avant-pays et des hinterlands des grands ports atlantiques. On ne peut que regretter de ne pas disposer d'une documentation équivalente pour les principales loges bordelaises ou britanniques, afin de pouvoir étudier comment les réseaux se recoupent,

s'articulent, se recomposent et parfois rivalisent. Mais les archives des maisons de commerce ou les archives particulières des familles négociantes peuvent apporter des indications tout aussi précieuses dès lors qu'elles sont étudiées en prenant en compte l'existence éventuelle d'un lien maçonnique, rarement apparent mais souvent présent. On constate alors que les réseaux familiaux, confessionnels et d'affaires s'enchevêtrent et se complètent, aussi bien parmi les Allemands de l'*Amitié* de Bordeaux que chez leurs correspondants des îles, les « habitants », comme le démontre l'exemple de la maison Romberg, Bapst & Cie – choisie ici à dessein parce que le réseau maçonnique n'apparaît jamais dans la belle étude que Françoise Thésée a consacrée à cette maison.

L'installation d'Henry Romberg à Bordeaux, en 1783, correspond à l'arrivée d'une nouvelle génération de négociants-commissionnaires d'origine allemande, attirée par la reprise des échanges avec les Antilles après le retour de la paix en Amérique. C'est le père d'Henry Romberg, Frédéric, lui-même originaire de Westphalie et implanté depuis 1756 à Bruxelles qui décide l'installation de son fils cadet à Bordeaux. La maison est solide et intervient dans de multiples domaines : transport sur route, armement naval, fabrication de textiles, banque... Fondée en 1783, la société a pour commanditaires Romberg père et les frères Walckiers, banquiers à Bruxelles. Henry Romberg et Georg-Christoph Bapst en sont les associés-gérants. D'origine allemande, Bapst est né à Paris en 1755, où son père tenait un important commerce de bijoux. Il arrive à Bordeaux en 1781, deux ans avant Henry Romberg. Leur maison doit travailler dans l'armement à destination de l'Afrique et des Antilles et se spécialiser dans le négoce des produits coloniaux. Une des premières démarches des deux associés gérants, lorsqu'ils se retrouvent tous les deux à Bordeaux, est de s'affilier simultanément à l'*Amitié*[3]. Bapst suit en cela le chemin tracé par un de ses frères, quelques années plus tôt, à Paris. En effet, Georges-Michel Bapst qui a succédé à son père comme joaillier, est membre d'une loge parisienne importante, l'*Amitié* en 1780. Il est même officier du Grand Orient, où il représente sa loge[4]. Il s'y rend en même temps que son beau-père et associé, Jean-Frédéric Bachmann, qui occupe les mêmes fonctions[5]. Bachmann a acheté en 1777 une boutique sur le quai des orfèvres qui « devint le siège de grosses affaires de joaillerie et de banque ». Françoise Thésée indique qu'« après l'installation de Bapst à

[3] BNF, Cab mss, FM, FM^2 170, l'*Amitié*, orient de Bordeaux, tableau du 24 juin 1784.
[4] Alain Le Bihan, *Francs-maçons parisiens du Grand Orient de France (fin du XVIIIe siècle)*, Commission d"histoire économique et sociale de la Révolution française, Mémoires et documents n°19, Paris, 1966, p. 51 l'indique seulement comme « joaillier ».
[5] *Ibid*., p. 48.

Bordeaux, les deux maisons auront des relations financières très étroites »[6]. Lorsque Henry Romberg meurt prématurément à Bordeaux en 1784[7], Bapst doit assurer seul la direction des affaires de la toute nouvelle maison, d'autant que ses commanditaires sont géographiquement éloignés. En étudiant de près ses relations dans les milieux du négoce et de l'armement bordelais, des « habitants » –ou colons – des Antilles, dans la banque flamande qui soutient ses affaires, on constate qu'il s'est incontestablement appuyé sur les amitiés et les relations de confiance qu'il a pu établir à l'*Amitié*, orient de Bordeaux et sur les relations maçonniques de sa famille à Paris, pour faire face au tragique événement. Il est tout d'abord en étroites relations avec les membres des *Amis Réunis*, dont Tavernier de Boullongne, fils et petit-fils de fermier général, gendre du richissime banquier Walckiers... qui n'est autre que le commissionnaire de Bapst, auquel il convient d'ajouter Joseph-François-Xavier Pestre, comte de Seneffe et de Turnhout, célèbre banquier et spéculateur venu des Pays-Bas autrichiens – l'actuelle Belgique – et le banquier Harmensen de Paulny, d'origine suédoise, installé à Bordeaux. Or, le regretté Pierre-François Pinaud a montré que la loge des *Amis Réunis*, sur laquelle est souché le régime des Philalèthes – ou amis de la vérité – est alors la loge parisienne de la finance internationale. Parmi ses membres, « des alliances au gré des affaires se constituent », notamment pour investir « dans le commerce international, entre autres celui avec les Indes ou les Îles pour le négoce du sucre et du rhum, mais aussi pour la traite des noirs »[8]. Pierre-François Pinaud ajoute qu'« on peut légitimement penser que d'autres [affaires] se sont traitées de gré à gré par le truchement de l'affiliation à l'ordre maçonnique. Ces dernières n'apparaissent pas au grand jour.

On en veut pour preuve la présence de Laborde, Pestre de Seneffe, Vandenyver, et Le Couteulx dans la banque Saint-Charles de Madrid, Saint-Georges de Gênes, la Banque de Vienne »[9].

---

[6] Françoise Thésée, *Négociants bordelais et colons de St. Domingue liaisons d'habitations. La maison Henry Romberg Bapst et Cie. 1783-1793*, Paris, Université de Paris, 1972, p. 27. L'auteur ajoute plus loin qu'« A Paris, la maison la plus proche de Bapst, par les liens de parenté et le nombre d'opérations, est Bachmann & Bapst, installés sur le quai des Orfèvres, à l'angle de la rue de Harley. Pour cette maison qui faisait le commerce de l'argent et des bijoux, la clientèle de leur parent bordelais était très intéressante. Les colons et leur famille avaient la réputation de dépenser facilement et Bapst était heureux lorsqu'il avait l'occasion d'annoncer à ses frères l'ouverture d'un crédit chez eux à M^me^ Jouve du Cabeuil, 'riche Américaine', ou qu'il leur passait commande de bijoux pour M^me^ Nairac de Bordeaux » [*Ibid.,* p. 78].

[7] Il est enterré dans le cimetière étranger de la ville.

[8] Pierre-François Pinaud, « Un cercle d'initiés à Paris à la fin du XVIII^e^ siècle : les *Amis Réunis*, 1771-1791 », *Paris et Ile-de-France, Mémoires publiés par la Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile-de-France*, tome 44, 1993, p. 148.

[9] *Ibid.* p. 154. L'auteur prend cependant soin de préciser que « la loge des *Amis Réunis*, ne saurait en aucun cas être représentative de la présence d'un pouvoir occulte cohérent, capable de mener une politique propre. La loge offre seulement, comme tant d'autres à Paris, un cadre discret à des conversations financières, et la mise en place de relations protectrices. Cette loge n'est que l'illustration de la présence dans la France d'Ancien Régime de réseaux au même titre que les protestants du midi, ou de l'Est » [*Ibid.,* p. 151]. L'imbrication des différents réseaux bordelais : protestants-familiaux-germaniques et maçonniques confirme tout à fait ses dires.

Identifier les maisons de commerce qui soutiennent Bapst lors de la crise majeure que connaît la société Henry Romberg, Bapst et Cie en 1788, n'est pas non plus sans intérêt. Parce que ses navires tardent à rentrer des îles, la société est à la veille de déposer son bilan, lorsque la colonie germanique de Bordeaux intervient en signant des contrats d'obligation pour « les faciliter [...] dans leurs opérations de leur commerce, en attendant la rentrée de leur navires qui est prochaine ». Jean-Georges Streckeisen, Charles Kunckel, Weltner père et fils, tous membres de l'*Amitié*, y souscrivent. Du côté français, Marc Bonnaffé, de la puissante maison d'armement protestante Bonnaffé père et fils, reçu à l'*Amitié* le 26 ou 28 octobre 1775, apporte également son soutien. Mais en fait, c'est dès l'origine de la maison bordelaise, que Bapst s'appuie sur les réseaux protestants, maçonniques et germaniques, pour s'introduire dans l'armement en direction des îles qui étaient jusque-là une véritable chasse gardée de l'armement français. La maison Henry Romberg, Bapst et Cie n'assurant pas la réexportation des produits coloniaux en direction des marchés de la Baltique, elle devient rapidement un partenaire de premier ordre des commissionnaires germaniques installés à Bordeaux. Bapst est ainsi partenaire en affaires et frère en Maçonnerie des Kunckel & Cie pour les sucres et cafés, Koch & Muller pour les cotons et indigos, Streckeisen pour les sucres...[10] Françoise Thésée a noté l'ascension foudroyante, mais fragile – la crise de 1788 l'atteste- de la société née en 1783 : « Cinq années après leur installation à Bordeaux, ces étrangers ont réussi à se hisser aux premiers rangs -le cinquième en fait – d'un secteur de l'activité commerciale, jusqu'alors jalousement gardé, des armateurs français »[11].

Le réseau de correspondance de l'*Amitié* traduit d'ailleurs le tropisme antillais croissant du négoce et de l'armement bordelais. Dans la décennie 1780, la loge correspond avec deux loges du Cap-Français – *Saint-Jean d'Ecosse* et la *Vérité* –, une loge de Port-au-Prince – la *Parfaite Union* –, et une loge « aux Abîmes, île de la Guadeloupe » – la *Bonne Amitié*. Elle a même constitué à Port-Louis de la Guadeloupe la loge de la *Perfection des mœurs*[12]. A plusieurs reprises, c'est par le canal de l'*Amitié*, que des loges des îles communiquent avec le Grand Orient, pour lui faire parvenir leur don gratuit, ou demander des certificats[13]. On remarquera que *Saint-Jean d'Ecosse* de Marseille, qui est l'équivalent de

[10] Françoise Thésée, *Négociants bordelais et colons de Saint-Domingue..., op. cit.,* p. 78.
[11] *Ibid.,* p. 82.
[12] BNF, Cab mss, FM, FM^2 169 bis, dossier *Amitié*, orient de Bordeaux, *Tableau des loges avec lesquelles correspond celle de l'*Amitié*, orient de Bordeaux,* f° 183.
[13] Dans une planche du secrétaire de l'*Amitié* au Grand Orient du 19 août 1779, on lit ainsi que « Chargés de la part de la R[espectable] L[oge] sous le titre distinctif de la *Vérité*, à l'Or[ient] du Cap, isle et côte de St Domingue, de vous faire passer une somme de deux cents livres, nous l'avons remise au V[énérable] f[rère] Tassin -banquier protestant de Paris- votre trésorier général. Nous ne doutons pas, qu'il ne vous en ait déjà donné connoissance ; nous vous prions, de nous en accuser la reception pour nous servir de décharge, ainsi que du paquet, que nous joignons icy de la part de la dite R[espectable] L[oge], à laquelle nous acheminerons avec plaisir votre réponse, qui dans les troubles presens -la guerre d'Amérique- convient d'être

l'atelier bordelais sur le littoral méditerranéen, procède de même, en étoffant son réseau de correspondance dans les îles, et en y fondant plusieurs ateliers. L'expansion des réseaux maçonniques accompagne l'élargissement de l'horizon commercial [14]. Cette relation privilégiée avec les Antilles, théâtre au XVIII[e] siècle d'un véritable provignement de régimes de hauts-grades maçonniques, permet à Bordeaux d'être un des principaux foyers d'élection de l'écossisme[15]. Sur le plan profane, vu l'extrême densité maçonnique dans les Antilles, dont Elisabeth Escalle et Mariel Gouyon-Guillaume ont notamment apporté la preuve, l'affiliation à une loge bordelaise de la réputation de l'*Amitié* a indiscutablement favorisé les relations avec les « habitants »[16]. Lorsque la maison Henry Romberg, Bapst et Cie jette son dévolu sur le quartier Saint-Marc à Saint-Domingue, elle choisit la famille Reynaud comme correspondante. Or, plusieurs de ses membres sont affiliés à des loges des îles[17], et Johel Coutura signale même dans son répertoire que G. Reynaud appartenait à une loge du continent, la *Candeur*, sans préciser malheureusement de quel orient il s'agit[18].

L'adhésion massive du grand négoce à l'*Amitié*, la manière dont les relations fraternelles de Bapst doublent ses relations d'affaires, montrent que la communauté germanique a manifestement fait de cet atelier « sa » loge ; son premier titre distinctif, l'*Amitié allemande*, était particulièrement bien choisi. Pour autant, il est essentiel de souligner que cette loge n'est pas à proprement parler une « loge allemande ».

La thèse de l'historien américain Steven Bullock montre la même domination négociante dans les loges de la Nouvelle Angleterre : 63% des francs-maçons de Boston se rattachant à la Grande Loge anglaise des Modernes –socialement nettement plus relevée que sa concurrente des Anciens fondée en 1751 – sont qualifiés de "*merchants*" ; ils sont 61,5% à la loge *Saint-Jean* de Philadelphie[19]. L'existence de sources privées comme le diaire du célèbre négociant

---

faite en duplicata & mesme en triplicata » [BNF, Cab mss, FM, FM[2] 169 bis, dossier *Amitié*, orient de Bordeaux, f° 86, planche du 19 août 1779]. Les négociants bordelais souffrent alors suffisamment des conséquences néfastes de la guerre d'Amérique sur le trafic avec les îles pour prendre leurs précautions.

[14] Pierre-Yves Beaurepaire, « Le rayonnement et le recrutement étranger d'une loge maçonnique au service du négoce protestant : Saint-Jean d'Ecosse à l'orient de Marseille au XVIII[e] siècle », *Revue Historique*, CCXCIII/2, 1996-1, p. 263-288.

[15] L'*Amitié* s'intéresse d'ailleurs fortement aux hauts grades, puisqu'elle demande en 1766 des « constitutions de grades écossais » à *Saint-Jean d'Ecosse*, orient de Marseille [Jacques Choisez, *La Respectable Loge de Saint-Jean d'Ecosse, mère loge écossaise à l'orient de Marseille, entre 1762 et 1787*, troisième édition multigraphiée, Bruxelles, chez l'auteur, 1987, p. 107].

[16] Elisabeth Escalle, Mariel Gouyon-Guillaume, *Francs-maçons des loges françaises « aux Amériques » 1770 -1850. Contribution à l'étude de la société créole*, Paris, 1993, 400 p. in folio dactylographiées.

[17] Un Reynaud, encore orthographié Renaud, a par exemple été initié par l'*Amitié indissoluble*, orient de Léogane, à Saint-Domingue, en 1768. Il figure sur les tableaux de 1776, 1777 et 1780. On observe par ailleurs que plusieurs « habitants » de Saint-Domingue en affaires avec la maison Henry Romberg, Bapst et Cie sont francs-maçons : Bernard La Gourgue, appartient à la *Concorde*, orient de Saint-Marc, comme Jean-François Mollet, tandis que Bernard-Louis Dumesnil, marquis d'Aussigné est à l'*Etroite Union*, orient du Gros-Morne.

[18] Johel Coutura, *Les Francs-maçons de Bordeaux au 18è siècle*, Marcillac, Éd. du Glorit, 1988, p. 182.

[19] Steven C. Bullock, *Revolutionary Brotherhood, Freemasonry and the Transformation of the American Social Order, 1730-1840*, University of North Carolina Press, Chapel Hill & London, 1996, 421 p.

bostonien John Rowe qui comporte de nombreuses références à la sociabilité maçonnique[20], devrait permettre à terme d'aborder les réseaux négociants atlantiques et transatlantiques en prenant en compte les liens maçonniques, comme Pierre-François Pinaud l'a montré de manière convaincante pour la haute finance européenne.

Si ces réseaux de correspondance, d'échange de visiteurs et de fondations maçonniques sont largement utilisés à des fins profanes sans que personne ne s'en offusque, ils n'en ont pas moins contribué à de véritables appropriations culturelles, à la fois profanes puisqu'ils supportent des échanges de livres, de journaux, d'objets d'arts, et maçonniques, notamment dans le domaine des rites maçonniques. Ce faisant, ils concourent à l'affirmation d'une Maçonnerie atlantique qui n'hésite pas à contester, à l'image des puissantes loges littorales françaises de Dunkerque, Marseille ou Bordeaux, l'autorité des obédiences maçonniques continentales. La Maçonnerie dite de Perfection en offre un exemple particulièrement probant. Né vers 1717 à Cahors, Etienne Morin est un franc-maçon très actif tant à Bordeaux qu'aux Antilles dès les années 1740 et 1750. Il diffuse les hauts grades ou grades écossais notamment celui de Chevalier d'Orient, et devient membre du Grand Conseil des Chevaliers Kadosh, noyau dirigeant de la Grande Loge de France. Ledit Grand Conseil lui octroie en août 1761 une patente, dite patente Morin, pour diffuser les « sublimes degrés de la plus haute perfection » : un système de vingt-cinq grades composé des trois grades symboliques d'apprenti, compagnon et maître, coiffés par vingt-deux hauts grades classés selon la hiérarchie mouvante d'alors. L'ensemble forme l'Ordre du Royal Secret, selon la dénomination de Morin lui-même, ou plus communément le rite de Perfection. Il est introduit à Saint-Domingue en 1763. Désavoué par les dirigeants parisiens au milieu des années 1760 marquées par la crise de la Grande Loge, Morin meurt en 1771 à Kingston en Jamaïque. Son influence sur les francs-maçons antillais est très forte, à tel point qu'elle contrarie les projets d'autres créateurs de régimes de hauts grades. Les Députés Grands Inspecteurs que Morin avait sélectionnés avec soin continuent son œuvre, notamment Henry Andrew Francken, originaire des Provinces-Unies, fonctionnaire anglais et interprète résidant à Kingston. Ces vingt-cinq degrés donnent naissance à Charleston entre 1796 et 1801 au Rite Ecossais Ancien et Accepté organisé en trente trois degrés, introduit à Paris en 1804 par le comte Alexandre de Grasse-Tilly, citoyen américain depuis 1799 et officier français. Le Rite Ecossais Ancien et Accepté est aujourd'hui le rite le plus répandu dans le monde. Une greffe réussie a donc permis par-delà la mort du fondateur de maintenir la Maçonnerie de Perfection, tandis que

[20] *Letters and Diary of John Rowe Boston merchant -1759-1762 1764-1779* edited by Anne Rowe Cunningham with extracts from a paper written for the Massachusetts historical society by Edward Lillie Pierce, Boston, W. B. Clarke Company, 1903.

l'activation des réseaux maçonniques atlantiques a permis sa réintroduction en métropole lors du nouveau départ que connaît l'Art Royal à partir du Consulat. A l'inverse au tout début du XIX^{e} siècle, les loges des réfugiés français à La Nouvelle Orléans qu'étudie Marieke Polfliet dans sa thèse en voie d'achèvement sur « Emigration et politisation : Les Français de New York et de La Nouvelle-Orléans dans la première moitié du XIX^{e} siècle (1803 - 1860) », abandonnent progressivement le rite français au profit du rite d'York, localement dominant, lorsque leurs membres font le choix d'une intégration croissante dans la société américaine.

Des enjeux sociaux similaires

La crise des Anciens et des Modernes qui déchire la Maçonnerie en Angleterre au milieu du XVIII^{e} siècle et reflète les tensions sociales croissantes entre les représentants de l'*Establishment* qui peuplent les ateliers depuis le début du siècle et de nouveaux candidats à l'initiation : immigrants écossais et irlandais, néo-citadins de surface sociale modeste, qui se voient refuser l'accès au temple des pairs, permet également d'éprouver l'existence d'un « système maçonnique atlantique ». Elle gagne en effet sans délai les treize colonies anglaises d'Amérique – preuve de l'intégration de la communauté maçonnique atlantique –, qu'elle ébranle avec plus d'intensité encore que la métropole. Les nouveaux ateliers qui se qualifient d'Anciens pour revendiquer l'héritage de l'orthodoxie maçonnique et la légitimité conférée par le retour à une prétendue Maçonnerie primitive que les Modernes auraient dévoyée par leurs concessions aux modes profanes connaissent un succès sans précédent auprès des strates sociales intermédiaires – artisans et commerçants – qui bénéficient de l'expansion économique, mais n'ont pas l'éducation qui leur permettrait de participer à la vie politique locale et d'être admis parmi l'élite. Le succès est tel que les Anciens réussiront à supplanter totalement les Modernes aux États-Unis, d'autant qu'ils adhèrent massivement à la Révolution, tandis que les Modernes sont divisés du fait de la présence en leur sein d'un fort noyau de loyalistes. L'enterrement de Benjamin Franklin illustre cette fracture qui ne peut être réduite avant la fin du XVIII^{e} siècle. Lorsque l'ancien Grand Maître provincial meurt en 1790, les francs-maçons de Philadelphie et de Boston refusent de participer à l'hommage funèbre, considérant qu'il incarne l'époque révolue de la Maçonnerie des Modernes. On connaissait l'aspiration des élites maçonniques continentales à une réforme aristocratique de l'Ordre maçonnique visant à en réserver l'accès à la *major et sanior pars*, réforme illustrée par la Stricte Observance Templière germanique qui séduit un temps les francs-maçons

français de la périphérie – à Strasbourg, Lyon et Bordeaux. La crise qui met aux prises au même moment Anciens et Modernes sur les deux rives de l'Atlantique britannique résulte des mêmes causes : quelle place accorder au sein du temple des amis choisis aux normes et distinctions sociales profanes ? Elle invite à voir dans la Franc-maçonnerie atlantique un miroir des fractures et des recompositions qui bousculent les sociétés urbaines de la fin du XVIII^{e} siècle. Son intérêt déborde donc largement le champ de l'histoire maçonnique.